

C'EST À DIRE

19 mai 1992

Lire Lorétan

L'écrivain, toujours, apprivoise la fatalité par l'écriture. La maladie produit parfois des étincelles.

Par Jean-Bernard Vuilleme

Ecrivain rare, Jean-Marc Lorétan fait à mon avis partie des meilleures plumes de Suisse romande. Peu de critiques s'en sont avisés. Peut-être justement parce qu'il est rare: 50 ans d'âge et six livres publiés.

Lorétan s'est d'abord fait connaître comme poète (*Le Grand air. Je ne crois plus aux 7 jours que Dieu fait, L'Arche des Noyés*). Il a tâté du théâtre (*Les beaux exemples*) et du roman (*Le Sourdmuet*). Chaque fois, le lecteur est pris par l'évidence du texte, sa claire ironie, sa lucidité douloureuse et son humour tirant du jaune au noir. Cet homme vit depuis toujours rivé à l'écriture. Il trouve sa raison d'être dans le flux des phrases. A l'écart du Milieu littéraire romand (MLR) et des cénacles babilleurs, il écrit sauvagement dans son coin, tire honnêtement son sillon. Tout le contraire d'un faiseur et d'un poseur. Voici sans doute quelques raisons suffisantes pour comprendre la confidentialité de Lorétan au temps des tam-tams médiatiques. Milan Kundera: «Vu la nécessité impérative de plaire et de gagner l'attention du plus grand nombre, l'esthétique des mass media est inévitablement celle du kitsch».

Or, voilà qu'en janvier 1991 Jean-Marc Lorétan (à force d'étouffer?) subit l'opération d'une tumeur cancéreuse à la gorge. On sait que la maladie, surtout celle-là, produit parfois des étincelles littéraires. C'était vrai du *Mars* de Fritz Zorn (le livre d'une vie écrit dans l'agonie), vrai encore pour Werner Matthias Diggelmann, écrivain avant d'être atteint du mal terrible dont il tira son dernier livre *Ombres et journal d'une maladie* (Editions Zoé, 1981). Vrai encore de ce *Vivre étranglé* sous-titré «Chronique circulaire d'un temps mort» livré par Jean-Marc Lorétan*.

Rien, à vrai dire, ne semblait prédestiner Lorétan à écrire un livre de ce genre où chaque phrase, chaque opinion, chaque confession s'assume immédiatement *en tant que moi*. On devine le danger que recèle un tel parti pris de «se dire», si répandu dans nos lettres, et qui consiste à confondre la littérature avec l'intime déballeage, l'indicible noyau de l'expression à la description d'un nombril installé au centre du monde et donné à la contemplation des lecteurs.

Rien de tel avec ce *Vivre étranglé* né de l'expérience d'une maladie qui peut tuer. En écrivain, Lorétan y procède en quelque sorte à



JEAN-MARC LORÉTAN - Une des meilleures plumes de Suisse romande.

Suzi Pilet

une mise au net (le coup de peigne de l'artiste) et produit un effort vers plus de sincérité et d'authenticité. Il n'y est pas seulement question de maladie et l'étranglement dont parle l'auteur s'étend bien au-delà de la cicatrice post-opératoire qui lui ceint le cou; *étouffer dans sa vie*, tel le véritable propos, vivre étranglé: non pas *fidèle* à ce pays (la Suisse), *mais prisonnier de lui*. Dans une subtile architecture qui tient du journal intime sans en être un (disons plutôt rassemblement de notes et de citations formant la chronique circulaire d'un temps mort), Lorétan parle d'enfance au Cameroun, d'ennui, de normalité et de folie, de bêtise et bien sûr de littérature. De scepticisme en pessimisme, ce livre va pourtant vers une manière de dénouement dont la force paraît d'autant plus vive que tout part de l'étouffement.

On en sort convaincu par un talent. «Suis-je capable de faire quelque chose qui ne soit pas littérature?» se demande Lorétan. Probablement pas. Et c'est pourquoi la sienne porte le sceau de l'authenticité.

J.-B. V.

* *Vivre étranglé, Chronique circulaire d'un temps mort*, Jean-Marc Lorétan, L'Age d'Homme.